

AFFRONTER L'INCERTITUDE, ÉVITER LE DÉSENCHANTEMENT

DÉBAT ENTRE PIERRE-MARIE LLEDO,
MONIQUE ATLAN ET ROGER-POL DROIT.

Propos recueillis par Michel PAYEN et Patrick BRUNEL



Il manquait à notre dossier Science, Vérité, Humanité un éclairage proprement philosophique. Aussi avons-nous souhaité organiser une rencontre entre un scientifique, le neurobiologiste Pierre-Marie Lledo, et deux philosophes, Monique Atlan et Roger-Pol Droit. Les progrès de la science d'un côté, la situation du monde de l'autre, rendent en effet urgente et nécessaire une réflexion de fond sur plusieurs grandes questions qui se posent aujourd'hui à nos sociétés : l'idée de progrès, les rapports entre doute et vérité, entre déterminisme et liberté, l'expérience des limites, le rapport à autrui, etc. Une approche bi-disciplinaire, polyphonique en quelque sorte, nous a semblé être à même tout à la fois d'éclairer et d'enrichir le débat, et de faire

entendre, en guise de conclusion provisoire, la voix de l'humanisme. C'est aussi bien sûr la fructueuse complémentarité de la science et de la philosophie qui se trouve ainsi mise en valeur.

Progrès, doute et incertitude

Pierre-Marie Lledo. – Qu'en est-il aujourd'hui de la notion de progrès au service de la société ? Est-elle conciliable avec l'existence du doute et de l'incertitude ?

Roger-Pol Droit. – L'idée de progrès s'est développée avec les Temps modernes et s'est délitée au cours du XX^e siècle. On n'a sans doute pas assez souligné qu'elle va de pair, depuis la Renaissance, avec l'idée d'un monde et d'une humanité non déterminés, idée que les Anciens ignoraient. Cette idée est formulée en premier par Pic de la Mirandole dans *De la dignité de l'homme*, en 1486, où il compare l'homme à une page blanche dont toute la dignité tient justement au fait qu'aucun texte préexistant n'y figure. Tout est à construire, rien n'est préinscrit, voilà ce qu'il y a au point de départ de l'idée de progrès. Car la singularité, à la fois enthousiasmante et angoissante, de l'humanité, c'est d'être en charge de son destin, d'avoir à le définir, sans qu'aucune nature humaine, aucun programme, divin ou génétique, ne le prescrive. On retrouve encore cette idée chez Sartre : « Nous sommes condamnés à être libres », tâche exaltante autant que pesante. L'être humain est incomplet, il doit se fabriquer, se déterminer, et c'est là qu'intervient le progrès. Le progrès est l'écriture sur la page blanche du meilleur texte possible, celui de la science, mais aussi celui de l'éducation, de la civilisation qui viennent diminuer la violence et policer les mœurs. À partir du siècle des Lumières, le Progrès avec un grand « P » va englober à la fois les avancées locales en matière de techniques, de transports, d'amélioration de la vie quotidienne, mais aussi la conviction que toutes ces avancées marchent d'un même pas, la main dans la main, si j'ose dire, et s'accompagnent d'un progrès moral, d'une croissance de la justice et de l'égalité.

Monique Atlan. – Je crois, pour ma part, qu'une sorte de faille réside dans l'idée de Progrès, qui apparaît de plus en plus souvent comme une illusion parce qu'elle n'a sans doute pas su répondre, dans sa mise en mouvement, à un désir puissant d'égalité. Au-delà de l'espérance investie dans le progrès, le constat s'est imposé que tous n'en bénéficiaient pas de la même façon : quand le progrès n'engendre pas l'égalité, que l'ascenseur social est en panne, que le mérite n'est pas forcément reconnu, alors inmanquablement la désillusion s'installe, un sentiment mêlé d'humiliation et d'indignité se fait jour qui pousse, par compensation, à rechercher autrement mais tout aussi illusoirement, une sorte de complétude pour repousser cette désillusion première.


Cette complétude, cet achèvement, sont recherchés sous deux formes : soit celle que la science et les technologies pourraient fournir à travers le rêve d'un homme amélioré, augmenté, complété, outillé technologiquement, comme le souhaite le transhumanisme. Soit une complétude par effacement de toutes les catégories du vivant, dans un désir de fusion-confusion entre les espèces (fusion avec le cosmos, la nature, l'animal, la machine, fusion entre les genres etc.).

Ce désir s'est fondé et a trouvé sa justification dans une interprétation erronée du principe, désormais admis, de la continuité du vivant. Mais une continuité mal comprise, imaginée comme radicale et sans nuances, qui ne discernerait plus entre les différentes strates du vivant, entre ses différents niveaux de complexité. Or, si nous sommes fait des mêmes atomes, une différence demeure entre une pierre, une table, un animal et un humain ! On se rend compte que ce mésusage de l'idée de continuité sert en réalité à boucher la faille que représente notre incomplétude de principe. Face à cette déception d'être des humains, donc imparfaits, qu'avait justement relevée le philosophe Günther Anders, on se fabrique des récits qui ont comme toile de fond une incapacité à supporter l'idée d'un manque, d'une incomplétude qui nous seraient constitutifs et fonderaient notre valeur d'humains.

Pierre-Marie Lledo. – Mais force est de constater qu'a dysfonctionné cette notion de progrès quasi universel reposant sur une volonté d'achever un programme que Dieu, ou la Nature, n'auraient pas encore achevé, avec cette notion d'embrayage rompu aujourd'hui entre les trois étapes qui caractérisent le progrès : de la connaissance pour la connaissance (science fondamentale), puis de la connaissance vers la production d'un brevet ou d'un produit (science appliquée) et enfin la mise en œuvre de ce savoir par un ingénieur (technologie). Quant à l'idée de projet collectif, la question qui se pose à nous est de savoir qui sera légitime pour définir un tel projet et les conditions de son acceptation.

R-P.D. – Je crois qu'il faut revenir un instant sur la mort du mythe classique du Progrès. *Grosso modo*, il a perduré jusqu'au début du XX^e siècle, avant de se fracasser contre les deux guerres mondiales, Hiroshima, la Shoah, le Goulag... La science est apparue comme porteuse de plus de ravages que de bienfaits. Dès lors, plutôt que de lui faire confiance, il convenait de s'en méfier. Il s'est produit un découplage massif entre la culture, la civilisation, et

d'autre part l'amélioration des mœurs, ce que Freud appelait la diminution de la barbarie et de la violence. Le peuple le plus savant, le plus universitaire, le plus philosophe, le plus musicien d'Europe, à savoir le peuple allemand, a abrité et vu croître le nazisme et a engendré la solution finale. Et le communisme, qui faisait espérer un homme nouveau, s'est achevé en



Si la science, les lettres, la philosophie, les arts ne constituent plus un rempart contre l'inhumanité, alors l'idée même de progrès devient problématique. ”

camps de déportation et en dictature ubuesque. Voilà qui a montré que la culture n'était en aucune manière une digue contre la barbarie, comme on le croyait. Si la science, les lettres, la philosophie, les arts ne constituent plus un rempart contre l'inhumanité, alors

l'idée même de progrès devient problématique. Bien sûr, il existe toujours des avancées techniques, des découvertes, des améliorations importantes, mais l'ensemble du paysage a changé. On aboutit même à un renversement dommageable, qui fait suspecter tout espoir. Monique et moi avons essayé d'analyser cette situation dans *L'Espoir a-t-il un avenir ?* Au lieu de se demander, au cas par cas : « Qu'est-ce qui est porteur d'espoir, de progrès ? Qu'est-ce qui est dangereux ? », on en est arrivé à se méfier des sciences « en général », de la technique « en général », du socialisme « en général, » du progrès « en général »... Toutes ces perspectives sont devenues des épouvantails, des motifs de repli sur un individualisme qui est une des grandes caractéristiques de notre époque.

M. A. – La question que vous posez, Pierre-Marie, de savoir qui pourrait participer à la formation d'un projet collectif, devient en effet brûlante. D'autant que comme le décrit très justement Eric Sadin qui analyse l'impact sociétal de la révolution numérique dans son dernier ouvrage très éclairant, intitulé à juste titre *L'ère de l'individu tyran*, il semble que nous vivions de plus en plus sous le régime d'une grande illusion largement partagée.

Or, il existe des illusions motrices qui permettent d'avancer, mais d'autres qui agissent plutôt comme des sorties de la réalité. L'illusion contemporaine, servie par tous les outils de la révolution technologique est celle d'une autonomie aboutie. L'idée d'un individu autonome, dorénavant rivé à son outillage numérique qui lui permet de se défaire, de se délester de la présence parfois problématique des autres, qui se pense autonome en raison de ce sentiment illusoire de tout maîtriser, de tout atteindre, de tout posséder d'un clic à travers son *smartphone* et son usage des réseaux sociaux. Tout en favorisant l'illusion de se croire toujours en relation avec ces autres, mais désormais relégué dans le virtuel. Ce repli sur l'individualisme que vous notez, cette illusion d'autonomie qui en découle, sont une des premières menaces qui pèsent sur la possibilité de reformer du collectif, de faire naître un projet politique commun. Nous vivons un temps de dépolitisation massive. Même si les affichages de pétitions en ligne et autres tentatives de pseudo démocratie directe, sont peu suivis d'effets dans le réel, on peut désormais interpeller,

voire insulter les autorités, par réseaux sociaux interposés dans une irresponsabilité revendiquée.

Si l'idée même de démocratie représentative – c'est à dire celle d'intermédiaires politiques à tous les échelons – ne cesse de se fragiliser, alors se pose la question de savoir qui peut prendre en charge l'élaboration d'un projet politique collectif renouvelé. Personnellement, je ne crois pas que les scientifiques, forts de leur savoir, puissent endosser à eux seuls ce pouvoir, l'épidémie actuelle l'a prouvé. Cela ne peut être que de l'ordre d'un travail collectif qui jusqu'alors relevait de la fonction du politique, aujourd'hui délégitimé. Et c'est, je crois, la grande interrogation, la grande inquiétude de l'heure.

P-M.L. – Avec une menace que l'on voit poindre aujourd'hui sur ce savoir légitime que l'opinion s'octroie à travers la *doxa* : l'excès d'empathie qui conduit à la manipulation des foules. Ce qui est très différent du partage, de l'attention à l'autre, du *care*, qui, dans l'histoire de l'humanité, caractérise *Homo sapiens*. Rappelons-nous Angela Merkel qui ouvre les frontières de son pays suite à la publication d'une photo d'un petit garçon mort sur une plage, mais qui, six mois plus tard, se ravise et ferme les frontières quand les réseaux sociaux s'enflamment des cas de certaines femmes malmenées à Hambourg par des migrants. Que pensez-vous de cette notion de politique basée sur cet excès d'empathie qui le condamne à répondre en réaction ?

R-P.D. – Cela me paraît lié à un changement profond de notre rapport au temps. L'émotion relève de l'immédiateté, de l'instant. Ce qui me permet d'être touché par la souffrance de l'autre, c'est ce que Rousseau appelle « la pitié », qui n'a rien de péjoratif et ne se confond pas avec l'apitoiement. Le même terme de pitié est utilisé par Schopenhauer, tandis que Adam Smith, dans sa *Théorie des sentiments moraux*, parle plutôt de « sympathie » et nos contemporains d'« empathie ». Par-delà les nuances entre ces approches, le phénomène en question est toujours le même : je vois quelqu'un souffrir et – très mystérieusement, car même les « neurones-miroirs » aujourd'hui ne nous donnent pas la clé de cette énigme –,

je suis bouleversé par cette souffrance, comme si c'était la mienne, alors que je ne la ressens pas directement.

Ce processus émotif est central, car c'est lui qui me permet d'être solidaire de gens que je ne connais pas, qui parlent une autre langue, qui sont d'une autre culture. Nous sommes ainsi portés, encore une fois très mystérieusement, à secourir nos semblables. Telle est l'immédiateté de l'émotion. Et c'est encore Rousseau qui souligne comment la raison peut la combattre et l'étouffer : un philosophe peut laisser mourir sous sa fenêtre celui qui est en train de hurler, parce qu'il se raisonne et décide de ne pas céder à l'émotion de l'instant.

Si l'on veut élargir la focale, il faudrait relier tout cela au profond changement de notre rapport au temps. Le XX^e siècle, en même temps qu'il a cassé l'idée de progrès, a installé le « présentisme », pour reprendre le mot de l'historien François Hartog. Nous ne vivons plus dans l'héritage des siècles passés, nous ne portons plus sur nous

le poids de l'Histoire. Nous n'avons plus vraiment conscience de cette continuité, pour le meilleur ou pour le pire, et nous l'avons remplacée par le « devoir de mémoire », et les célébrations et commémorations intermittentes. Surtout, l'horizon d'un avenir commun s'est éclipsé. Nous vivons dans le présent – celui de l'émotion, du plaisir, de la fête, de la jouissance ou de l'indignation. Personne aujourd'hui n'est plus capable de dire ce que seront la France et le monde dans trente, cinquante ou cent ans.

Bien sûr, entre 1150 et 1200, personne ne voyait de changement parce que ce qui était attendu était semblable à ce que les générations antérieures avaient vécu. Mais il y a encore quelques décennies, on organisait des plans économiques, sociaux, industriels à moyen et à long terme. À présent,

À présent, nous avons intégré la rupture et les discontinuités permanentes, et nous n'avons plus les horizons d'attente, la perspective de projets communs qui étaient autant de récits pour l'avenir. ”

nous avons intégré la rupture et les discontinuités permanentes, et nous n'avons plus les horizons d'attente, la perspective de projets communs qui étaient autant de récits pour l'avenir.

M.A. – Plus que des récits d'avenir, ce qui me frappe beaucoup, en ce moment, c'est un usage de la fiction qui organise une sortie du réel. Alors que l'on déplore sans cesse la fin de la littérature, de son influence, de l'empreinte qu'elle exerçait auparavant, on voit, de façon paradoxale, de nouvelles stratégies s'organiser pour permettre une sortie du réel, justement par la fiction.

C'est le propre des humains de fabriquer des fictions, des productions de l'imaginaire qui nous sont nécessaires pour vivre, mais désormais ces fictions ne servent plus à nous mettre – autrement – en relation avec le réel, avec les autres. Ce sont dorénavant essentiellement des fictions centrées autour de scénarios qui tétanisent, qui fascinent, qui inquiètent, que ce soit l'apocalypse prophétisée par les collapsologues ou la grande apothéose rêvée par le transhumanisme. Mais ces scénarios ne se présentent plus comme des fictions, mais bien comme du réel qui advient. Il y a là, dans ces cas, une sorte d'évitement du réel auquel beaucoup ont la tentation de se soumettre et d'adhérer. Avec au bout du bout, un évitement non formulé mais décisif : celui de l'acceptation de notre finitude. C'est bien là une forte tentation contemporaine qui se met en oeuvre à laquelle la science devrait répondre pour la limiter et non la favoriser, afin que cet imaginaire débordant ne se substitue pas au réel.

P-M.L. – Ces remarques sur le temps et sur l'illusion me font penser à la définition que l'on peut donner en neurobiologie du désir et que l'on peut résumer par une simulation mentale de la récompense à venir par configuration d'un futur souhaitable. C'est ce qu'on appelle le cerveau bayésien, celui qui fait des inférences, qui se projette. Or la société contemporaine favorise plutôt les injonctions du type « je veux tout, tout de suite ici et maintenant », et moins « quelle utopie désirons-nous ? » Par ailleurs, et pour revenir sur la notion d'attente à l'autre, ne peut-on pas considérer que l'écologie représente aujourd'hui une forme d'expression de cette nécessaire attention à l'autre ?

M.A. – Oui, vous avez raison avec cependant pour moi un bémol : celui d'une écologie qui développerait un récit essentiellement idéologique, au risque d'écarter, de dévaloriser, de reléguer sur les marges tous les autres combats nécessaires. La prise de pouvoir

de l'écologie, qui, certes, a eu longtemps du mal à se faire entendre, fait désormais courir le risque que soient occultés d'autres combats tout aussi légitimes c'est-à-dire tous les combats socio-économiques destinés à réduire les inégalités. Il est urgent de réussir à articuler tous ces combats ensemble et non de les réduire à un seul, au détriment des autres. *Homo ecologicus* a malheureusement tendance à tout voir à travers son seul prisme de lecture. Là est le risque.

Le mouvement écologique réintroduit l'idée de l'avenir en mettant en lumière le fait que nos décisions présentes ont des conséquences sur les générations futures. ”

R-P.D. – Dans l'écologie, il y a une prise de conscience nouvelle, une sortie du présent. Le mouvement écologique réintroduit l'idée de l'avenir en mettant en lumière le fait que nos décisions présentes ont des conséquences sur les générations futures et qu'en raison de la puissance de notre technique, nous devons avoir une réflexion éthique tournée vers ces conséquences et vers l'avenir. Cela, c'est un vrai changement, car jusque-là, dans l'histoire de la pensée, les décisions éthiques se faisaient sur une analyse du présent. Bien sûr on réfléchissait sur les conséquences, mais pas sur les conséquences à long terme, collectives. C'est avec *Le Principe responsabilité* du philosophe Hans Jonas, en 1979, qu'a été clairement formulée cette temporalisation massive de l'éthique. En effet, la responsabilité que nous lègue la puissance de la technique moderne est de réfléchir, non pas sur le présent, mais selon une perspective temporelle qui prend en compte les générations futures. Ce qui revient effectivement à nous sortir du seul présent et à réintroduire le souci de l'avenir. Cette mutation est importante, mais elle est aussi exposée

à des possibilités de dérives. La principale dérive consiste, chez les plus radicaux des écologistes, les collapsologues par exemple, à soutenir qu'il est déjà trop tard. La perspective de l'avenir devient une perspective de catastrophe, d'effondrement, ou même une fin de l'humanité apocalyptique ou une agonie de la civilisation technique et industrielle. Il y a là une incapacité à faire récit d'une histoire qui devient plus compliquée parce qu'elle doit imaginer la transition écologique, mais elle n'est pas pour autant condamnée au « tout ou rien », ni même à un changement radical.

P-M.L. – Quelque chose m'inquiète dans cette tendance car nous faisons face à un problème structurel. Nous ne sommes pas assez préparés à affronter l'incertitude. L'école, le milieu familial, l'environnement du travail nous forgent à évincer l'incertitude pour ne laisser place qu'à la certitude. Pourtant, il n'existe que des îlots, des archipels de certitude car l'essentiel de notre vie reste confronté à l'incertitude (l'amour, la mort, notre futur professionnel, etc.). Nous omettons que notre biotope se caractérise par l'incertitude. C'est d'ailleurs pour cette raison que Nietzsche nous rappelle que « ce n'est pas le doute qui rend fou, mais la certitude. » Cependant nous sommes très loin de pouvoir vivre ainsi. Il nous faudrait pour cela une bonne dose de philosophie !

M.A. – Je crois qu'il y a eu au XX^e siècle une dérive du discours scientifique trop sûr de son pouvoir et d'une capacité de connaissance sans limites. Il faudrait sans doute que les scientifiques deviennent eux-mêmes philosophes. Qu'ils réfléchissent sur leur propre travail, leur propre pratique, afin d'en éclairer les avancées, souvent très importantes, mais aussi d'en désigner les limites et la part irréductible de l'ignorance. Le rapport à la connaissance doit être interrogé, sinon apparaît l'illusion d'une connaissance omnisciente. Il faut sans cesse rappeler que la limite à la connaissance lui est intrinsèque. Les scientifiques devraient être les premiers à le faire. Naturellement, il y a là des enjeux de pouvoir, des enjeux politiques. À ce titre, la pandémie actuelle a quelque chose d'exemplaire : beaucoup ont été tétanisés de découvrir que les médecins ne savaient pas tout immédiatement, qu'ils n'étaient pas d'accord entre eux. Bien sûr,

le risque est d'entamer la confiance des citoyens, et il faut veiller à la retisser, mais j'ai trouvé plutôt salvateur le fait que les médecins disent une chose et son contraire car cela a aussi mis en lumière la part d'ignorance, les limites du pouvoir médical, et du pouvoir en général.

P-M.L. – Si nous hypostasions la certitude, le risque est bien celui du désenchantement. La science a beaucoup promis et les promesses n'ont pas toujours été tenues. S'il est honnête, le scientifique devrait toujours dire ce qu'il ne sait pas. Au laboratoire, nos conversations autour de la machine à café tournent toujours autour de ce qu'on ne sait pas et jamais de ce que l'on sait !

R-P.D. – N'oublions pas cette évidence : plus on en sait, plus on ignore. L'idée que l'ignorance diminuerait au fur et à mesure que la connaissance progresse n'est pas fausse, mais elle très naïve. Car il existe une ignorance savante, qui résulte des avancées des connaissances. Personne ne savait rien des trous noirs au Moyen Âge, et ce que nous en savons aujourd'hui est apparu en raison des progrès de l'astrophysique en produisant aussi... tout ce que nous en ignorons. Il en va de même dans bien d'autres domaines : l'ignorance croît à mesure que l'on en sait davantage. Elle est mieux circonscrite, mieux formulée, mais elle n'est pas supprimée par la science, au contraire !

P-M.L. – L'exemple de la physique quantique et des trous noirs est excellent puisqu'on découvre avec le boson de Higgs les derniers éléments nécessaires pour avoir une vision complète de la physique quantique, et dès lors que l'on a achevé ce programme, on découvre qu'il existe de la matière noire, de l'énergie noire qui constitue 97% de l'univers. Donc ce programme achevé de la physique quantique se révèle n'être que 3% de ce que l'on connaît ! Voilà un exemple qui illustre quantitativement cette question du rapport au savoir qui se traduit par de l'incertitude.

R-P.D. – Il faut essayer de défaire, autant que possible, l'idée que tout doit être contrôlé, idée qui est un des grands fantasmes

contemporains et que j'ai appelée « le meurtre du hasard » : le hasard devient ce qui doit être éradiqué. Chose que j'avais comprise lors du clonage de la brebis Dolly et des réflexions que j'avais conduites avec Henri Atlan et Marc Augé sur le clonage humain. Je m'étais rendu compte que la duplication d'un génome par clonage, c'est l'élimination du hasard, de la loterie génétique, de la rencontre de deux génomes parentaux, puisque cette rencontre produit un résultat parmi x résultats possibles. On pourrait se dire – c'est évidemment très paradoxal – que ce qui fait la dignité d'un être humain, c'est d'avoir traversé la loterie du hasard. L'idée que

tout doit être contrôlé psychiquement, socialement, techniquement, biologiquement est évidemment un cauchemar absolu.

Il faut arriver à se dire, mais c'est difficile psychologiquement parce que le cerveau bayésien est fondé sur les expériences vécues et les probabilités, sans intégrer le hasard, que ce qui surgit de la contingence doit conduire

Il y a dans toutes les constructions d'utopies une folie du détail poussée à son maximum. L'objectif est d'éradiquer toute forme de contingence ou d'invention. ”

à nous adapter ou à le combattre, mais ne doit pas être d'emblée éradiqué. L'idée d'un monde où tout serait contrôlé, c'est l'utopie par excellence. Relisez *La République* de Platon, ou *L'Utopie* de Thomas More, ou Fourier, ou toutes les grandes utopies de l'histoire occidentale, ce sont des descriptions de sociétés idéales, où tout, tout, tout est cadré : les manières de s'alimenter, de se vêtir, de s'unir, de faire du politique. Au Palais-Royal, Charles Fourier mesurait les portes pour trouver la largeur idéale pour les phalanstères. Il y a dans toutes les constructions d'utopies une folie du détail poussée à son maximum. L'objectif est d'éradiquer toute forme de contingence ou d'invention. On croit trop souvent que l'utopie, depuis *La République* de Platon jusqu'à celles d'aujourd'hui, constitue un monde attirant et joyeux. C'est oublier qu'elle a aussi

une face glaçante, parce qu'elle rêve de la fin de l'Histoire, et même probablement de la fin de ce qui fait l'humanité. Dans l'utopie, il y a aussi le totalitarisme.

P-M.L. – Comment donc faire face à l'incertitude et l'accepter comme composante importante de l'humain ? Le meilleur vaccin est la confiance qui nous permet d'amortir le poids du hasard ou de la contingence. Mais la confiance n'est pas monolithique. Il existe trois niveaux de confiance : la confiance en soi, la confiance dans les autres, et la confiance dans le monde. Sachant que la première ne s'acquiert qu'à travers les deux autres. Rappelons que la confiance en soi est avant tout un don que l'on reçoit des autres. Elle nous parvient par la bienveillance d'autrui. Il n'y a pas de gêne de la confiance en soi, on la reçoit des autres par leurs soins. Je me souviens de ce que me racontait récemment un guide de montagne. Dans une cordée, par mauvais temps, alors que tout le monde a les capacités physiques suffisantes pour arriver au sommet, un alpiniste se trouve tout à coup tétanisé, incapable de mettre un pied devant l'autre. Que fait alors le guide qui s'aperçoit que la cordée est en danger ? Il demande précisément à ce dernier de se mettre premier de cordée. Il s'était rendu compte que l'alpiniste était tétanisé parce que sa confiance en lui-même venait de disparaître et que la solution n'était pas dans le recours à des injonctions – « allons ! reprends-toi, tu es fort, tu as déjà fait cela cent fois, etc. » –, mais dans la restauration de la confiance en soi qui venait provisoirement de lui faire défaut. Il faut avoir conscience que nous vivons dans de petits îlots de certitudes, mais que l'ensemble de l'archipel est situé dans un océan d'incertitudes. La plupart des chemins sont des chemins d'incertitude que l'on n'emprunte jamais seul, mais à plusieurs.

Spirale – Avant de continuer, que penser de la façon dont la pandémie actuelle a été traitée par les sociétés et la nôtre en particulier ?

P-M.L. – Si cet épisode de la Covid-19 est relativement malheureux pour l'humanité, rappelons qu'il y a chaque année entre 700 et 800 mille nouveaux cas d'Alzheimer, maladie fortement mortelle. On s'aperçoit que par la décision que prend le politique, ou que

prennent les différents acteurs de la société, l'objectif est de vouloir éradiquer l'incertitude. Or, comme nous l'avons précédemment discuté, c'est une grave erreur puisque l'on devrait plutôt familiariser nos concitoyens à vivre dans l'incertitude. Devoir constater le doute qui habite les uns et les autres nous oblige à prendre conscience que décider, c'est compenser l'incertitude par des actions qui sont arrêtées sur la base d'analyses rationnelles qui se déploient entre les limites de ce que l'on sait et de ce qu'on ignore.

L'incertitude et la liberté sont consubstantielles dans la mesure où elles ouvrent sur la possibilité de choisir. Sans incertitude, pas de choix et donc pas de libre arbitre. ”

Finalement, c'est nous rappeler qu'il reste un espace pour que la liberté s'exprime, même si cela paraît paradoxal. L'incertitude et la liberté sont consubstantielles dans la mesure où elles ouvrent sur la possibilité de choisir. Sans incertitude, pas de choix et donc pas de libre arbitre. Et c'est là un vrai débat, aujourd'hui.

Spirale. – Eh bien, voilà une position plutôt optimiste ! Qu'en disent les philosophes ?

R-P.D. – La première chose que cette crise nous ait rappelée, c'est la possibilité de surgissement de l'imprévu. Personne, en novembre 2019, n'avait idée de ce qui allait se produire, même si des rapports faisaient état de la possibilité d'une pandémie car on savait bien que des virus circulaient, mais cela n'était présent ni dans la tête des politiques, ni dans celle des citoyens. Il y a donc quelque chose déjà dans le rappel massif d'un surgissement d'événement, de quelque chose qui arrive on ne sait d'où, mais qui peut venir à tout moment. J'aime cette phrase de Sir Anthony Eden, jadis premier ministre britannique, un jour qu'un jeune journaliste lui demande : « Monsieur le Premier Ministre, que craignez-vous le plus ? » Il lui répond : « *Events ! Boy, Events !* ». Les événements... Ce que

craint tout dirigeant, c'est la dépêche annonçant une catastrophe soudaine : tremblement de terre, explosion, bombe, émeute. Cela peut toujours arriver de quelque part. Ce sont les événements...

La contingence, cette fois, a été ce virus mondial. Beaucoup de traits de notre société ont alors été mis en lumière, accentués, révélés comme une photographie d'autrefois dans un bain de révélateur. On a découvert des traits qui étaient déjà présents mais qu'on a vus beaucoup mieux, que ce soient les fragilités de nos systèmes de santé, les limites de nos capacités d'action, l'ampleur des inégalités, l'emprise du numérique... La nouveauté a toutefois résidé dans le fait que, contrairement à d'autres époques, la priorité d'une forme de sécurité l'a emporté, au moins temporairement, sur l'économie. Jamais la grippe espagnole n'avait arrêté une seconde les usines ou les manufactures du début du XX^e siècle. Cette fois, pour sauver un certain nombre de vies humaines, et particulièrement les vies de personnes âgées, on a fait ce choix, critiqué par certains, mais important et difficile, d'arrêter l'économie, avec des dommages considérables d'un point de vue financier, social, probablement très difficiles à réparer à moyen terme.

Un autre fait, tout à fait étrange, a été le confinement de quatre milliards de personnes sur la planète, ce qui n'était rigoureusement jamais arrivé, avec des conséquences psychologiques et même socio-métaphysiques, si l'on peut dire, que l'on n'a pas fini de mesurer. Que signifie, en effet, que les gens aient été chez eux à l'arrêt pendant un certain nombre de semaines, avec le sentiment d'être à la fois complètement isolés et complètement solidaires, d'être chacun dans sa bulle, mais soit reliés électroniquement, soit de toute façon en lien avec une situation mondiale ? Tout cela révèle beaucoup de choses sur le politique, les incertitudes, la démocratie et ses limites, la psychologie humaine et ses limites, bien d'autres choses encore, et notamment les limites du savoir scientifique : on a découvert, dans l'opinion, que les scientifiques que l'on croyait omniscients étaient souvent en train de tâtonner, en désaccord les uns avec les autres, et... ne savaient pas. Cela peut avoir des effets dommageables, mais aussi des effets extrêmement positifs sur la manière que nous devons avoir d'endurer l'incertain. Et certes, il

est difficile d'endurer l'incertain, mais ce sont là des choses que la Covid-19 est en train de nous apprendre peu à peu.

Spirale – Est-ce que vous pensez que cela a resserré les liens entre les citoyens ?

R-P.D. – Oui, à condition de préciser que cela relie et clive en même temps.

M.A. – Je voudrais reprendre l'image qu'a utilisée Pierre-Marie de la cordée. Cela me rappelle un texte de l'écrivain italien Erri de Luca, *Alzaia*, dans lequel il précise qu'en hébreu, le même mot désigne la corde, la cordée et l'espoir... la corde qui, bien sûr, peut attacher, retenir et soumettre les prisonniers, comme dans le livre de Jérémie, mais aussi la cordée, celle qui relie les grimpeurs en montagne pour les faire avancer tous ensemble, c'est en ce sens que la cordée signifie aussi l'espoir. Devant l'épidémie, j'ai le sentiment qu'actuellement on est à une croisée des chemins, mais laissé en suspens ! C'est-à-dire que l'on voit en permanence des manifestations de confiance et d'espoir, mais qu'à côté de ces élans de solidarité, des applaudissements au corps médical, de l'aide aux personnes âgées, la haine et la méfiance surgissent et coexistent en même temps, comme Freud l'a suffisamment montré il y a bien longtemps... Une violence et un ressentiment plus que jamais prêts à ressurgir. Comment dépasser cette croisée des chemins ? C'est plutôt une affaire d'équilibre, d'homéostasie à retrouver en permanence, entre amour et haine, pour que tout cela tienne ensemble, car on ne peut pas faire comme si le négatif pouvait être totalement éradiqué...

P-M.L. – J'entends bien qu'on puisse avoir des doutes sur les qualités des mouvements sociaux pas toujours animés par cette tarte à la crème qu'est la bienveillance. C'est certain. Je vois en revanche qu'au travers de cette crise, on redécouvre le fait que décider, c'est un peu se saisir de sa liberté, mais à une seule et unique condition, celle de maîtriser ses peurs. Je pense que c'est vraiment central, parce que les peurs tétanisent, parce que les peurs ne sont pas les

meilleures conseillères et que, aujourd'hui, les grands enjeux exigent la maîtrise des peurs pour pouvoir vivre l'incertitude, peurs que certains utilisent comme leviers naturels pour orienter et infléchir nos décisions.

En revanche, une autre parade réside dans l'éducation, c'est-à-dire apprendre à distinguer savoir et comprendre, parce qu'être bombardé d'informations conduit le sujet à se voir condamner à savoir, mais non à comprendre. Or, pour évacuer les peurs, c'est le comprendre qui nous délivre en incitant à agir. Rester devant des chaînes d'information est un acte très anxiogène. Les enjeux

contemporains se situent là, ce sont des enjeux sur le partage de l'information. On l'a vu durant la pandémie de COVID-19, le gouvernement a beaucoup joué sur la peur au départ en propulsant des hommes aux costumes gris qui venaient asséner une litanie de chiffres sans jamais les relativiser. La peur était inscrite sur tous les visages. Aujourd'hui, ce même visage doit être masqué, ce qui modifie le rapport à l'autre et, sans convoquer Levinas ou Jankélévitch, il est vrai qu'il y a là une difficulté à établir une relation

de confiance avec l'autre. Le danger réside dans le risque de pérennisation d'un mouvement de défiance à l'égard de l'autre qui se nourrit de la peur.

R.P.D. – Il faut distinguer la peur et l'angoisse : l'angoisse n'a pas d'objet distinct, la peur, elle, en a un. Parce qu'elle a un objet et qu'on peut le délimiter, le circonscrire, la peur peut aussi combattre ce qu'elle craint. Il y a dans l'angoisse qui se fige une dimension paralysante, mais dans une peur qui se précise au lieu d'être une angoisse diffuse, il y a d'une certaine manière un moteur pour agir. D'autre part, à cause des masques, il est vrai qu'on parle beaucoup de Levinas et du visage. C'est peut-être excessif, car chez Levinas,

Il y a dans l'angoisse qui se fige une dimension paralysante, mais dans une peur qui se précise au lieu d'être une angoisse diffuse, il y a d'une certaine manière un moteur pour agir. ”

le « visage » n'est pas seulement la face, c'est la présence de l'autre, le fait qu'un autre soit là face à moi, dans sa présence physique, charnelle, et que cette présence me requiert. Qu'il ait un bout de tissu sur le nez ou pas, du point de vue levinassien, son visage n'en est pas moins là.

M.A. – Ce qui est questionné ici, c'est ce côté *in and out* de la présence de l'autre, selon qu'il est présent physiquement, ou pas : soit l'autre est là charnellement, mais s'il s'absente c'est comme s'il n'existe plus. Comment être capable de garder la présence vivante de l'autre en soi en son absence ? Cela requiert une configuration psychique qui soit en capacité de le faire, qui semble moins partagée dorénavant...

Les limites

Spirale - Il nous reste à aborder la question des limites.

R-P.D. – C'est probablement la question-clé de notre époque. La Covid a montré les limites de nos connaissances, les limites de nos possibilités d'action, les limites de la rapidité de décision des politiques, les limites de confiance et de défiance que chacun peut avoir, les limites physiques qu'il a fallu imposer, etc. Mais, plus généralement, puisque tout cela ne fait que mettre en lumière des choses qui existaient déjà, la question des limites semble bien se tenir au centre de notre époque. On rencontre en effet, d'un côté, tous ceux qui veulent les faire disparaître, qui veulent une expansion illimitée, un savoir illimité, un contrôle illimité sur le hasard, une illimitation qui fait même sauter les barrières de la mort. De l'autre côté, à l'opposé, on constate des mouvements de réinscription puissants qui veulent au contraire marquer des limites, les réinstaurer, les maintenir ou bien les consolider. Pour approfondir cette question, nous venons d'achever un ouvrage qui paraît en janvier 2021 aux éditions de l'Observatoire et s'intitule *Le sens des limites*. Nous sommes finalement arrivés à l'idée que ces deux mouvements contraires d'effacement et de réinscription étaient en miroir l'un

de l'autre, avec en commun une vue trop courte de l'idée de limite, conçue comme une barrière, une entrave à faire sauter, ou bien à réintroduire comme protectrice. Pour sortir de cette impasse, nous proposons de repenser l'idée de limite dans sa richesse, dans sa complexité, sa nécessité.

La limite n'est pas un mur, ou une ligne comme on se la représente souvent topologiquement et graphiquement, mais bien un espace de circulation entre ce qui est séparé, un espace de compromis, d'échanges. ”

M.A. – La limite n'est jamais que la marque, la trace symbolique d'une séparation. En fait, ce qui est premier c'est la séparation, qui à son tour implique de poser une limite. La séparation, on pourrait aussi dire la « différenciation », c'est le fait que dans le langage, dans le vivant, dans la société, dans le monde, il n'y a pas de possibilité de vie sans différenciation, sans processus de séparation. Non une séparation radicale sans lien, mais une séparation pensée d'emblée avec réunion, avec relation. Il ne s'agit pas

de séparer les catégories, les espèces, les genres, de façon radicale et hermétique, mais bien de les séparer pour qu'une relation devienne possible. La limite n'est pas un mur, ou une ligne comme on se la représente souvent topologiquement et graphiquement, mais bien un espace de circulation entre ce qui est séparé, un espace de compromis, d'échanges. Ce qui fait de la limite une condition du vivant, et non pas une menace, une entrave, un carcan punitif.

Spirale – Cette idée de la limite non comme une ligne, mais comme un espace, paraît très pertinente. C'est une image très claire. Mais comment la question des limites se pose-t-elle sur le plan scientifique ?

P-M.L. – Avant d'aborder cette question sur le plan scientifique, et pour en rester au plan général, ce débat-là fait écho à ce que j'observe souvent aujourd'hui, à savoir qu'on cherche à réduire un

sujet à une seule et unique dimension : on dit de quelqu'un : c'est un blanc caucasien, etc. On met ainsi des limites à la pensée pour essayer de continuer à vivre ensemble, mais à l'aide de catégories formant une sorte de pensée segmentée. Nous savons que le cerveau, durant son développement post-natal, procède par catégories. Mais la culture et l'éducation sont censées faire sauter ces catégories, formes de simplification devant la complexité. Ainsi, si l'on montre à un enfant de deux à trois ans, cinq pièces espacées les unes des autres sur une distance d'un mètre, ou dans un autre

cas sept pièces très proches les unes des autres sur une distance de vingt centimètres, et qu'on lui demande quelle est la ligne qui contient le plus de pièces, il désignera systématiquement la ligne la plus longue. C'est parce que le cerveau agit selon un principe de simplification que les catégories sont indispensables. En revanche, l'objet de la culture et de l'éducation est de permettre de dépasser

S'il y a bien, depuis les cinq dernières années, une révolution dans le monde des neurosciences, mais dont on ne parle pas beaucoup, c'est la fusion de l'âme et du corps. ”

cette pensée segmentée, tendance réductrice qui conduit aux crédulités sans place au doute, et autres avatars comme les théories du complot.

En revanche, il y a ensuite, et la biologie nous l'indique très bien, des *continuums* plutôt que des limites. L'épigénèse, effectivement, nous dit que le hasard permet que nous héritons de certains traits déterminés génétiquement, mais le fait que nous vivons dans tel contexte permettra à certains de nos traits, certains de nos potentiels, de se développer, ou non. Il y a donc une osmose qui s'établit entre le sujet et son environnement, au-delà des limites, qui permet aux lois biologiques de rencontrer un univers que l'on pourrait qualifier de métaphysique.

M.A. – La limite est toujours un processus en travail, en évolution, c'est au fond un opérateur de pensée. Ce qui n'exclut d'ailleurs pas qu'il existe des limites intangibles, comme l'interdit du meurtre ou de l'inceste. Dans ce cas, c'est une limite posée par la société pour pouvoir faire société. Mais en dehors de ces principes fondamentaux et imprescriptibles, il y a toujours l'idée du travail de la limite qui peut toujours être redéfinie.

P-M.L. – Les débats contemporains nous montrent quand même que le tabou du meurtre devient obsolète dès lors que l'on accepte l'euthanasie.

M.A. – Absolument ! Mais il y a toujours l'idée que cela se reformule collectivement.

P-M.L. – Exactement !

Spirale – Et alors, sur la question du transhumanisme, comment penser son rapport avec la notion de limite ?

R-P.D. – Le transhumanisme s'inscrit de façon claire et nette dans ce qui constitue un des traits majeurs de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e : l'effacement des limites. Il s'agit, en effet, d'éradiquer cette limite ultime qui est la mort, après être sorti des limites du corps, s'il était possible de télécharger nos consciences sur des disques durs, des limites de la finitude des organes, de l'usure. Ray Kurzweil, l'un des principaux fondateurs du transhumanisme, se réclame de la volonté de l'humain d'aller toujours plus loin, peu importe alors sous quelle forme, à travers quel corps ou non-corps. Il y a là quelque chose qui relève du fantasme, et même de la gnose, davantage que de la science.

M.A. – Pierre-Marie, que pensez-vous de *Neuralink*? Est-ce du fantasme, ou une ouverture possible ?

P-M.L. – On est dans le registre des déclarations péremptoires qui n'ont d'intérêt que de faire monter la valeur des actions en

bourse ! On ne saurait réduire la conscience humaine à quelques impulsions électriques que l'on pourrait capter et réintroduire dans un cerveau. C'est une illusion. En revanche, que l'on puisse voir des progrès pratiques sur des interfaces cerveau-machine, oui, cela fonctionne déjà. Des personnes peuvent diriger un robot à distance, juste par la pensée, pour qu'il vienne leur servir une tasse de thé. Mais il y a d'autres formes de pensée qui ne peuvent se réduire à une configuration particulière d'impulsions électriques. S'il y a bien, depuis les cinq dernières années, une révolution dans le monde des neurosciences, mais dont on ne parle pas beaucoup, c'est la fusion de l'âme et du corps. Il y a beaucoup d'activités mentales que l'on perçoit aujourd'hui, que l'on décrypte sur le plan scientifique, du fait de la relation du cerveau et du corps. C'est ainsi que l'on a découvert l'importance du nerf vague (nommé ainsi parce qu'on ne savait pas à quoi il servait !) qui palpe en permanence tous les organes et leur donne des consignes. Il existe une unité du corps qui se construit dans cette synthèse entre les organes et notre esprit.

M.A. – C'est le psychosomatique ?

P-M.L. – Il n'y a pas de psyché dans cette dimension, mais une relation complexe et très matérielle entre le cerveau et le corps.

M.A. – Derrière tous ces fantasmes transhumanistes, il y a, à coup sûr, un désir de divinisation de l'homme, un désir de changer de catégorie, de se déplacer dans un univers où seraient magiquement réglées toutes les questions, les douleurs que l'humain doit traverser. Et il est vrai que l'absence de religions instituées, le déclin du sentiment religieux laissent un espace absolument ouvert à toutes ces constructions-là. Mais, j'insiste là-dessus, nous y participons peu ou prou chaque fois que nous acceptons d'être fascinés par ce type de récit...

P-M.L. – Je pense qu'il faut voir, peut-être au risque de simplifier un peu, derrière le transhumanisme, une nouvelle religion émerger puisque cette mouvance s'attaque aux trois piliers fondamentaux de la religion : pourquoi sommes-nous nés ? Pourquoi cette traversée

qu'est la vie sur Terre s'accomplit-elle dans la souffrance et la douleur ? Pourquoi mourrons-nous ? C'est vraiment à ces trois questions que le transhumanisme veut apporter sa réponse avec son projet de contrôle à trois niveaux : contrôle de la naissance, y compris par la gestation maîtrisée dans un utérus artificiel, contrôle par éradication de la souffrance et de la douleur et enfin contrôle de la mort en la repoussant, voire en l'évinçant. Mais ce projet de vie sans limite se heurte au fait que l'application du transhumanisme n'est pas envisageable aux sept milliards et demi de Terriens ! Il n'y a pas de caractère universel et équitable dans ce projet de vie porté par la technoscience et limité uniquement à ceux qui pourraient en avoir les moyens.

R.-P.D. – C'est la naissance programmée d'une humanité à deux vitesses, avec ceux qui seraient augmentés et, même s'ils n'étaient pas immortels, jouiraient au moins d'une extrême longévité et de capacités physiques ou cognitives nouvelles, et les autres, les humains « ancien modèle », aux capacités réduites, à l'existence moindre. Si c'était le cas, alors c'en serait fini de ce sentiment que nous éprouvons tous de notre commune appartenance à la même humanité, et qui fait encore le fond de nos existences, en dépit de toutes les divergences idéologiques, de toutes les disparités financières, sociales, culturelles qui nous séparent.

